

La ronde de Genève

Chapitre 1 : Du rififi chez les bureaucrates

Par Fabrice Hatem

Mylène était un peu triste, ce soir-là. Son beau journaliste américain, qu'elle aimait tant écouter parler de sa passionnante enquête sur les narcotrafiquants latinos, était reparti à New York pour remettre son manuscrit à l'éditeur. Bob lui avait bien envoyé quelques mails les premiers jours, mais, depuis deux semaines, les contacts s'étaient espacés, et elle se retrouvait bien seulette, presque autant que lorsqu'elle avait commencé le tango, quelques mois plus tôt. Elle était un peu déprimée de penser que cette liaison, qu'elle avait un moment rêvé comme la réponse au sentiment d'échec et d'inutilité qui l'étreignait depuis son divorce, n'avait finalement pas abouti à grand-chose : des centaines de tours de piste exaltés, une dizaine d'invitations au restaurant, quelques parties fines où elle avait donné beaucoup plus de plaisir qu'elle n'en avait reçu. C'est vrai, ce type était passionnant, et lui avait fait découvrir, émerveillée et effrayée, le monde implacable et fascinant des cartels colombiens, avec leurs réseaux clandestins, leurs hommes de main, leur violence et leur argent corrompeur. Mais maintenant, elle se retrouvait à nouveau seule, avec le vague sentiment que son besoin d'affection et son amour naissant pour la danse l'avait simplement conduite à servir d'objet de divertissement à un visiteur de passage.

Elle sortit de son petit studio pour marcher dans les rues de la vieille ville. Ce dimanche après-midi, les restaurants de la place du Bourg de Four étaient noirs de monde. Mais, murée dans l'amertume de ses pensées, elle n'avait pas le cœur à observer la foule. Elle descendit la rue de Hôtel de Ville sans même prêter un regard aux élégantes boutiques de mode qui s'y succédaient, se perdit dans l'entrelacs des ruelles de la vieille ville, puis remonta la rue du Rhône jusqu'au quai de la Poste. Elle savait que sur l'îlot d'en face, à partir de la fin d'après-midi, des milongas étaient organisées dans le restaurant *La halle de l'île*. Elle emprunta le petit pont de fer, vaguement inquiète du regard insistant jeté sur elle par deux ou trois jeunes africains qui attendaient là, sans qu'on sache s'ils vendaient de la drogue, guettaient une proie en vue d'une possible agression ou étaient simplement désœuvrés. Elle rentra à gauche dans une courte allée, bordée de grandes vitrines éclairées, qui conduisait vers l'entrée du restaurant. Une fois franchie la porte vitrée à double battants, elle se trouva face à une large piste de danse, entourée de jolies tables de bois disposées comme dans une milonga traditionnelle de Buenos Aires, et éclairée par de grandes fenêtres donnant sur le Rhône et sur ses quais. Vers la droite, la salle était prolongée par une sorte de véranda ouvrant sur le fleuve. Des rangées de tables y attendaient avec leurs couverts élégants les dineurs devant les fourneaux de la cuisine offerte à tous les regards. Sur la gauche de la piste, trônait le long comptoir du bar, avec ses étagères couvertes d'alignements de bouteilles rutilantes. Derrière celui-ci, une deuxième piste de danse, un peu moins grande que la première, était occupée par un cours de tango pour débutants.

Elle dit bonjour à Annick qui jouait ce jour-là le rôle d'hôtesse : une fille curieuse au look baba cool, mal fagotée et mal coiffée, toujours suivie de son affreux petit chien bâtard, mais accueillante et sympathique. Elle alla ensuite s'asseoir, un peu lourdement, à une table où elle avait repéré deux autres amies danseuses. Des femmes d'âge mur, qui se rassuraient mutuellement, face à la redoutable concurrence des petites jeunettes, en se regroupant autour d'une table chaleureuse et protectrice. Mais elle savait par expérience, étant encore, malgré ses 40 ans passés, une femme assez fraîche et désirable, qu'elle ne tarderait pas à recevoir les invitations de l'un ou l'autre des danseurs qui commençaient à se presser autour de la piste, alors que débutait la soirée.

Elle avait d'ailleurs fait, malgré son vague à l'âme, un gros effort pour cela. Elle s'était maquillée avec soin, et c'était bien le diable si, avec ses belles peintures de guerre, elle ne parvenait pas à réaliser ce

soir une prise convenable. Une savante mise en plis avait transformé sa chevelure en une rivière de boucles blondes coulant sur ses épaules. Sa robe en lamé argenté ressemblait à une armure dont on ne savait pas si elle était destinée à provoquer ou à défier les assauts masculins. Sa jupe noire fendue jusqu'à la hanche laissait entrevoir la peau de sa cuisse en un triangle allongé et tentateur. Bref, elle s'était équipée d'un attirail sophistiqué de pêche au mâle.

De pêche ou de chasse, d'ailleurs ? En fait, dans ces milongas, femmes et hommes ne pratiquaient pas le même sport.

Les hommes croyaient aller à la chasse. Habillés dans des tenues confortables mais souvent un peu négligées, ils discutaient bruyamment avec leurs copains autour d'une bière. Puis ils repéraient une proie, qu'ils levaient par une invitation hardie. Et la danse qui s'ensuivait prenait pour eux l'aspect d'une poursuite destinée à s'approcher de leur gibier afin de parvenir à tirer, au moment tant attendu, le coup décisif.

Les femmes au contraire, allaient à la pêche. Elles se dotaient de tenues attirantes, se postaient habillément aux endroits où le frétilant poisson masculin semblait le plus abondant, et jetaient leurs appâts (parfums, maquillages, jolies robes déshabillées..). Elles attendaient alors, jambes tentatrices tranquillement croisées, que le fretin commence à approcher. Elles ne bougeaient pas tout de suite, faisaient semblant de ne pas le voir, ne disaient rien pour ne pas l'effrayer, et attendaient que celui-ci mordre à l'hameçon. Puis elles le ferraient au cours de la danse par quelques gestes de séduction discrets. Enfin, après l'avoir bien fatigué pendant la tanda, elles finissaient par le sortir de l'eau pour le mettre dans leur panier.

Mylène était à peine assise qu'elle vit se diriger vers lui un prétendant qu'elle avait déjà vu danser de manière fort originale dans différentes milongas. Il avait toujours l'air de s'amuser sur la piste, multipliant les figures inattendues et distrayantes. Et tandis que les autres danseurs semblaient souvent tristes, paraissaient avoir avalé un balai ou être victimes d'une violente crise de constipation, lui avait toujours une sourire aux lèvres.

Et surtout, sa bonne humeur était communicative. Les femmes dans ses bras semblaient heureuses, détendues, souriantes. Lorsqu'elles parlaient entre elles de ce garçon, elles s'étonnaient d'avoir toutes eu le même sentiment de bien danser dans ses bras, leur corps soudain libéré. Et mêmes les plus débutantes disaient avoir eu alors un moment l'impression d'être devenues des très bonnes danseuses, réalisant des figures qu'elles n'avaient jamais apprises. Toutes ressortaient satisfaites et heureuses de la tanda.

Il est vrai que Fabien associait à son expérience technique une grande attention à l'autre. Cela faisait bien 20 ans maintenant qu'il dansait le tango. Il avait travaillé avec acharnement la technique de cette danse, et il en maîtrisait désormais bien les différents aspects : déplacement dans l'espace, guidage, pas et figures, connexion avec la musique et la partenaire, tenue corporelle, etc. Cela lui donnait une aisance technique et une liberté de mouvements qu'il mettait au service d'une attention constante à sa partenaire, consacrant toute son énergie à lui donner confiance et à la mettre en valeur.

Il commençait, au début de la danse, par observer la femme qu'il tenait dans ses bras, cherchant à comprendre ses attentes, jauger ses possibilités, ses points forts, ses lacunes et ses inhibitions. Il essayait aussi de capter son attention, et surtout de la détendre en la faisant rire par des mimiques amusantes, des mouvements inattendus, de petits mots gentils glissés à l'oreille. Il essayait en même temps de s'imprégner du climat de la musique : était-elle triste ou gaie, propice aux mouvements vifs ou plutôt à une danse très en terre ?

A mesure qu'il maîtrisait tous ces paramètres – le climat musical, les possibilités de sa partenaire, les premières réactions de celle-ci à son guidage ou plutôt à la conversation silencieuse qu'il essayait d'établir avec elle -, il commençait à tenter de construire une danse plus élaborée. Il cherchait d'abord à installer avec la femme une pulsation corporelle et rythmique partagée, inspirée par la musique, et destinée à constituer le socle de leur danse. Il s'assurait alors que sa compagne avait capté cette pulsation fondamentale, l'avait acceptée, et qu'elle lui convenait. Ce rythme commun allait alors constituer, pendant les 3 à 5 minutes que durerait leur conversation dansée, la substance fondamentale de leur couple éphémère. Une fois acquis cet accord de base – qui concernait également forme de l'abrazo, ainsi que le caractère plutôt tendu ou relâché du mouvement... -, ils pouvaient alors commencer à inventer ensemble...

Fabien aimait bien aussi provoquer sa partenaire au début de la danse, en refermant sur elle, de manière sinon brutale du moins un peu intrusive, ses bras dans un abrazo assez ferme, accompagné d'un regard un peu dur, signifiant à peu près : *« je ne suis pas n'importe qui, si tu as accepté de danser avec moi, tu dois accepter les règles du jeu que je vais définir »*. L'objectif, outre le plaisir un peu trouble qu'éprouvait Fabien à affirmer ainsi une masculinité un peu envahissante, était de provoquer chez sa partenaire un « choc de curiosité » : *« Mais qu'est-ce qu'il me veut ce type, est-ce qu'il va essayer de me serrer trop fort, de me froter, là ? Il a un peu des yeux de fou »*. Il voulait ainsi, à travers le stress lié à la vague sensation de menace qu'il provoquait en elle, aiguïser ses sens et la mettre en état de réceptivité à son égard. Il pouvait ensuite, par quelques gestes affectueux et quelques mots gentils, la mettre en confiance et la rassurer. Et, la plupart du temps, elle acceptait alors sa manière d'être un peu étrange et se lovait gentiment dans ses bras.

Bien sûr, cela ne fonctionnait pas toujours. Parfois, Fabien sentait s'installer une résistance, une distance, une raideur, voire un début d'hostilité. Alors il n'insistait pas, il abandonnait ses tentatives de mise en condition, et il se mettait à pratiquer une danse très neutre, sans tensions, sans enjeux, sans échanges, en espérant que les 3 minutes restantes se passeraient sans incidents, ce qui était d'ailleurs presque toujours le cas. Parfois, il parvenait même au bout d'un moment à retrouver la sympathie et la confiance de sa partenaire un moment rétive.

Cette confiance, cet accord sur le climat intime du couple, fournissaient la base partagée sur laquelle allait ensuite pouvoir s'élaborer un jeu d'improvisation dansé. Celui-ci pouvait être selon les cas, plutôt sensuel, comique, dramatique, violent, tendre ou esthétisant, l'un ou l'autre de ces aspects l'emportant selon les suggestions de la musique et l'évolution de la relation entre les deux danseurs.

Fabien avait aussi des idées bien à lui sur le guidage. Pour lui, guider ne voulait absolument pas dire « diriger » dans le sens militaire et hiérarchique que l'on pouvait donner à ce terme. Il s'agissait plutôt de jouer le rôle d'un « médiateur » entre la femme et son environnement, dont l'objectif ultime était

de permettre à celle-ci de s'exprimer, de mettre en valeur sa beauté, et d'éprouver du plaisir. Il devait pour cela tenir compte, à chaque instant, d'un ensemble très complexe de contraintes et d'opportunités liées à la musique, aux désirs subliminaux exprimés par la femme, à la dynamique du couple, à la position de celui-ci dans l'espace et aux obstacles qu'il y rencontrait. Son rôle consistait à proposer à chaque instant à sa partenaire un éventail de solutions expressives permettant de respecter ces contraintes et d'exploiter au mieux ces opportunités.

Quant à la femme, son rôle, selon Fabien, était tout sauf passif : il ne s'agissait pas pour elle de « suivre » ou « d'obéir » au guidage de l'homme, mais de choisir, entre les différentes possibilités ouvertes par celui-ci à un moment donné, celle qui lui semblait la plus juste, et de l'interpréter avec le plus de grâce, de talent, de piquant, d'imagination possible... Cela signifiait aussi qu'un bon danseur devait être très attentif à l'expression des désirs de la femme, et savoir aller à leur rencontre en lui offrant de préférence les positions ou les figures qu'elle semblait souhaiter exécuter en priorité ou qu'elle réalisait avec le plus de grâce. De ce fait, Fabien ne se considérait pas comme le « guideur » de la femme, mais plutôt comme son auxiliaire pour l'aider à épanouir ses possibilités expressives, tout en aplanissant pour elle les difficultés techniques. Il rentrait alors dans un jeu à la fois érotique et théâtral avec sa compagne.

Jeu érotique, parce qu'il lui témoignait par son regard qu'il appréciait sa danse et qu'il la trouvait belle. Il se transformait ainsi en son premier spectateur. Il lui témoignait aussi, de manière plus ou moins appuyée selon les réactions qu'il suscitait en retour, un désir masculin : il pressait la poitrine de la danseuse ou sa hanche contre les siennes, il lui témoignait un spasme de désir qui rapprochait brutalement son pelvis de sa cuisse, il la regardait avec fougue, il rapprochait ses lèvres des siennes. Bien entendu, il ne continuait ce jeu de séduction provocatrice que s'il sentait chez la femme un acquiescement. Mais, le plus souvent, elle l'acceptait. Elle multipliait les ganchos en faisant monter sa cuisse le long de la sienne dans des positions suggestives, et caressait sa jambe avec son pied de manière lascive. Elle acceptait de serrer sa poitrine contre la sienne, de rapprocher sa bouche de ses lèvres jusqu'à l'évitement final. Et Fabien jouissait d'autant plus facilement de ces moments qu'il était convaincu que l'érotisme, le désir et le plaisir, loin d'être vulgaires ou méprisables, prenaient rang parmi les sources les plus naturelles et les plus puissantes de la beauté dans l'expression chorégraphique.

Certes, il s'agissait le plus souvent d'un jeu. Mais parfois, la limite entre jeu et réalité se brouillait, et Fabien parvenait alors à atteindre avec sa partenaire ce que certains appellent le « sentiment océanique » : un état de fusion extatique à travers le mouvement, porté par une osmose avec la musique, et qui n'était pas loin de constituer l'équivalent dans la danse d'un orgasme amoureux... Mais un orgasme pouvant durer plusieurs minutes d'affilées. Il était alors si heureux de sentir sa compagne du moment prendre du plaisir dans ses bras, riant, s'abandonnant, répondant activement à ses sollicitations physiques, puis exprimant avec lui, une fois la danse terminée, la joie d'avoir partagé de si agréables instants... Gardant un bon souvenir de leur rencontre, beaucoup de femmes devenaient alors par la suite pour lui des partenaires fidèles, guettant ses invitations, y répondant avec enthousiasme, voire venant l'inviter elles-mêmes.

Fabien éprouvait une grande satisfaction, lui qui n'était pas vraiment un modèle de séduction dans la vie courante, de susciter chez les tangeras un sentiment s'apparentant d'assez près à l'expression d'un

désir féminin. Il aimait d'ailleurs souvent attendre que les femmes viennent l'inviter plutôt que de prendre l'initiative, moins par forfanterie masculine que parce qu'il était ainsi assuré que sa partenaire était vraiment désireuse de danser avec lui et prête d'emblée à accepter les règles du jeu qu'il proposait.

Fabien aimait aussi donner à sa danse le caractère d'un jeu théâtral. Il faisait alterner, selon circonstances, le comique, la passion, le désir, la violence. Pour peu que sa partenaire se prête au jeu et ait elle-même quelques qualités expressives, leur danse devenait alors une sorte de théâtre mimé.

Il aimait aussi discerner et mettre en valeur les qualités de chaque type de danseuse. Les femmes un peu plus âgées, en difficultés dans la compétition avec les plus jeunes, lui étaient reconnaissantes de penser à elles. Beaucoup s'avaient être des danseuses expérimentées, les seules par exemple à savoir danser la valse, si nécessaire à l'interprétation du tango-valsé par la maîtrise du rythme à trois temps. Les petites femmes nerveuses et maigres, surtout les brunes, se révélaient souvent, de par leur tonicité, d'excellentes danseuses de milonga.

Quant aux débutantes, jeunes ou moins jeunes, c'était un immense plaisir pour lui de les révéler à elles-mêmes en mettant en valeur un potentiel dont elles n'étaient le plus souvent pas conscientes, et en transformant en quelques instants ces petites débutantes pataudes et timides en belles danseuses attirant tous les regards. Il appliquait avec elles sa technique de désinhibition de manière peut-être encore plus attentive qu'avec des danseuses plus expérimentées, car l'enjeu était plus important et plus difficile. Après avoir d'abord mis sa partenaire en confiance par quelques pas de base, il s'aventurait vers des figures simples. Il repérait les figures dans lesquelles elle avait des difficultés, et les éliminait de ses propositions. Il se contentait alors pendant un moment du registre étroit des quelques positions dans lesquelles il sentait qu'elles réagissaient bien à son guidage (il s'agissait souvent d'un abrazo très serré, ce qui lui permettait accessoirement de prélever immédiatement sa dime masculine sous forme d'un très agréable contact avec leur sein gauche). Il n'était d'ailleurs pas rare qu'il découvre à cette occasion que ces « débutantes » étaient spontanément capables de comprendre son guidage avec beaucoup de finesse et de répondre à des sollicitations assez complexes. Dans tous les cas, il ajustait le degré d'exigence et de subtilité de ses propositions aux possibilités de la danseuse afin – règle suprême – d'éviter de la mettre en difficulté, lui donnant du même coup le sentiment que la danse était quelque chose de facile et de naturel.

Il répugnait à jouer explicitement le rôle du professeur. En général, les hommes qui commençaient à donner des conseils à une femme sur la piste de danse étaient eux-mêmes des ânes bâtés, incapables de guider convenablement, et les défauts qu'ils lui imputaient étaient la plupart du temps liés à leurs propres insuffisances. Il avait cependant mis au point une sorte de « kit d'urgence » qui lui permettait, entre deux danses, de rappeler de manière très simple, à n'importe quelle danseuse peu expérimentée, 3 ou 4 règles élémentaires qui permettaient ensuite d'assurer un guidage plus fluide.

La règle première consistait pour la femme à toujours faire face avec sa poitrine à celle de son partenaire, comme si un fil invisible les reliait. Ceci permettait l'établissement entre les danseurs d'une connexion très forte, comme si un aimant situé au niveau du plexus solaire les rivait l'un à l'autre.

La seconde était de toujours garder la même distance avec la poitrine de l'homme – quelle que soit d'ailleurs cette distance, proche, lointaine ou intermédiaire –. Ceci avait en fait pour but implicite d'inciter la femme à ne pas anticiper le guidage masculin, ce qui l'aurait mécaniquement amenée à s'éloigner de son partenaire. Cela l'aidait également à effectuer autour de l'homme, pendant les tours, un cercle régulier, en cherchant à poser son pas arrière sur la circonférence de ce cercle imaginaire plutôt que de reculer en s'éloignant ainsi de son partenaire.

La troisième règle était pour la femme de considérer son pivot comme un moment de suspension décisif, pendant lequel elle était à la fois entièrement disponible au guidage et en même temps libre de réaliser de gracieux adornos en attendant les nouvelles suggestions masculines.

Ce cours express avait été conçu pour durer moins d'une minute et pouvoir être placé entre deux tandas, voire entre deux morceaux d'une même tanda. Si la femme avait compris ces explications rapides - ce qui était le cas la plupart du temps -, la danse suivante gagnait déjà beaucoup en fluidité et en aisance. La débutante posait alors en général anxieusement à Fabien la question de savoir si elle avait bien exécuté ses instructions. Celui-ci lui répondait alors invariablement qu'elle s'était très bien débrouillée, qu'elle était très belle, et qu'elle n'avait plus maintenant qu'à prendre du plaisir en imaginant être une jolie princesse aux bras de son prince charmant.

Et, très souvent, cela fonctionnait : au bout de trois danses avec lui, la débutante timide devenait une belle danseuse décomplexée, qui exprimait avec d'autant plus d'enthousiasme sa féminité jusque là-refoulée, qu'elle recherchait en vain ce moment depuis des mois, parfois des années...

Et c'est à peu près ce qui se passa avec Mylène. Celle-ci oublia très rapidement dans les bras de Fabien ses tracas du moment, son sentiment de solitude et d'échec, pour jouir sans limites de son nouvel état de bonne danseuse qu'il était le premier à lui offrir. Elle avait beaucoup ri, pris beaucoup de plaisir. Elle était ravie. Elle voulut s'approprier ce partenaire. Elle le guetta dans les milongas, lui envoya des mails pour lui proposer des sorties. Bref, elle lui fit savoir, discrètement mais clairement, que la place de compagnon était disponible et qu'il ne tenait qu'à lui de la prendre.

Le sens de cette démarche n'avait pas échappé à Fabien. C'était une jolie femme, il était lui-même disponible... Mais en même temps, il hésitait. Il savait par expérience qu'une liaison amoureuse avec une danseuse était souvent décevante et destructrice. La danse est en effet une métaphore de la séduction. C'est aussi le moment où les corps se découvrent pour la première fois. Toute l'énergie de la danse, sa tension intérieure, repose donc sur un désir d'autant plus violent qu'il est encore inassouvi. Or, au moment même où se produit cet assouvissement sexuel, cette tension commence à disparaître très rapidement, à l'image d'une baudruche qui se dégonfle. Et, à mesure que le désir brûlant se transforme en habitude, la danse, perdant son ressort essentiel, est exposée au risque de l'affadissement. C'est pourquoi Fabien était toujours très réticent à transformer une relation de danse, même et surtout si elle était pleine de désir, en une relation de nature sexuelle. Il trouvait beaucoup plus commode de segmenter strictement l'univers des femmes qu'il fréquentait, s'amusant à le classer en trois catégories bien distinctes et séparées par des frontières assez imperméables : les amies « verticales » – autrement dit les danseuses ; les amies « assises » – souvent des femmes cultivées avec lesquelles il aimait avoir des échanges intellectuels, ou encore écrire des nouvelles à deux mains - et les amies « horizontales » - autrement dit des femmes avec lesquelles il avait un commerce

essentiellement sexuel tout en entretenant avec elles des relations souvent affectueuses. Il lui arrivait parfois de mélanger ces rôles, mais c'est finalement assez rare.

Fabien avait une autre raison pour ne pas souhaiter s'engager dans une relation amoureuse. Il venait depuis trois ans d'entrer à l'ONU et sa carrière s'y trouvait maintenant à un tournant. Il était en effet confronté à un écheveau touffu de risques et d'opportunités qui appelaient de sa part une attention de tous les instants. Pas question donc d'arriver au Palais des Nations à 10 heures du matin après une nuit d'amour un peu trop agitée, ou bien de s'engager dans la participation à un festival de danse alors qu'il pouvait être mobilisé sans préavis pour la finalisation d'un rapport urgent.

Arrivé à Genève trois ans plus tôt en provenance d'un prestigieux think tank français d'économie, Fabien avait conçu une grande fierté d'avoir été recruté à l'ONU pour y produire rapport et études sur les relations commerciales internationales. Cette nomination représentait pour lui une promotion remarquable, l'espoir de rentrer dans le monde de la fonction publique internationale. Il était de plus curieux et impatient de découvrir l'ONU de l'intérieur. Et il n'avait pas été déçu.

Il avait d'abord été fasciné par cet immense édifice, construit au début des années 1930 pour accueillir la Société des Nations avant la seconde guerre mondiale. C'était une longue enfilade de bâtiments aux hautes façades de style art déco. On y rentrait, depuis la vaste place des Nations, par une grande allée couverte des drapeaux de tous les pays membres. On débouchait ensuite, après être passé sous un très haut porche, dans une grande cour intérieure, entourée d'édifices d'une hauteur de 3 ou 4 étages. Ou pénétrait alors, par une des portes, dans le Palais lui-même, où l'on se perdait facilement, malgré l'apparence extérieure assez rectiligne de la construction, dans un labyrinthe de couloirs reflétant le chevauchement complexe des bâtiments.

Fabien éprouvait un émerveillement toujours renouvelé à parcourir les longues galeries, éclairées par des verrières majestueuses, où se croisaient fonctionnaires et diplomates ; à se promener dans le magnifique parc aux pelouses arborées, offrant une splendide vue sur le lac Léman ; où à pénétrer quelques instants dans la grande salle de réunion où s'étaient jouées tant de scènes tragiques préludant à la seconde guerre mondiale, ... et à explorer tous ces autres endroits plus ou moins retirés où il était possible de se réunir pour négocier... ou pour danser...

Cet immense bâtiment avait été complété, au début des années 1970, par un édifice plus moderne, construit au fond du parc, et doté de grandes salles de réunion superbement aménagées et décorées : le bâtiment E, où se tenaient désormais les rencontres internationales les plus importantes.

Fabien avait hérité là d'un extraordinaire bureau en angle, avec une vue impressionnante sur le lac Léman sur des deux côtés de la paroi vitrée qui lui servait de fenêtre. Ce bureau était tellement lumineux qu'il était obligé d'en fermer en permanence les stores pour ne pas être gêné par l'intensité du soleil, source pour lui de migraines et d'éblouissements. Quel paradoxe que cet excès de beauté et de lumière conduise ainsi à la lassitude du regard !!!

Mais des paradoxes, Fabien allait en observer bien d'autres dans cet étrange et fascinant univers onusien !

Par exemple, Il n'y avait rien de plus bucolique, de plus tranquille, de plus éloigné des dures réalités de ce monde que le bout du parc de l'ONU où se trouvait le bâtiment E. On était presque à la limite de la campagne vaudoise, et dans le champ d'à côté, broutaient des moutons. Un jour un petit agneau noir avait même franchi la très légère clôture qui protégeait l'ONU des dangers du monde extérieur. Il avait alors fallu mobiliser des escouades de gardes, un peu alourdis il est vrai par plusieurs dizaines d'années de quiétude absolue, pour capturer le petit agneau, beaucoup plus vif qu'eux, et qui piquait un petit galop salvateur chaque fois que l'un des vigiles ventripotents l'approchait de trop près pour le saisir.

Fabien pensait avec inquiétude à ce qui se serait passé, si au lieu du petit agneau inoffensif, les membres du service de sécurité s'étaient trouvés en face d'un groupe de terroristes bien entraînés et armés de kalachnikovs. Le massacre alors aurait été inévitable. Fort heureusement, l'idée n'était pas encore venue aux terroristes que l'immense parc de l'ONU, à part des murs fortement bétonnées sur quelques mètres de part et d'autre de ses portes d'entrée principales, n'était en fait protégé sur la quasi-totalité de son périmètre que par un très léger grillage, extrêmement facile à franchir, même sans disposer d'aucun équipement spécial, par n'importe quelle personne ayant des capacités physiques normales.

Mais, à l'intérieur de l'ONU, on se sentait tellement en sécurité, dans un tel confort, entre gens de si bonne composition !!!

Et pourtant, il arrivait que les malheurs du monde viennent frapper par vagues brutales jusqu'aux portes du bâtiment. Fabien avait par exemple été témoin de la protestation désespérée des tamouls Sri lankais, au moment de l'écrasement définitif de la rébellion des « tigres » par le pouvoir cinghalais. Ils étaient venus manifester par milliers, des jours durant, sur la place des Nations. Et l'un d'eux s'était même suicidé par le feu, à l'endroit même où Fabien passait tous les jours, en sortant du tramway, pour aller travailler. Le lendemain, il n'avait vu sur les lieux du drame que quelques traces noirâtres. Cela lui avait fait une impression étrange. Au moment où cela s'est produit, la veille au soir, il était en train de danser langoureusement le tango dans une milonga située à deux pas de là, vers le quartier de la Servette. Quel sentiment troublant de voir ainsi sa vie tranquille de fonctionnaire international côtoyer ainsi les affreux drames de la planète qui venaient régulièrement confluer à cet endroit !!!

Il arrivait également certains matins à Fabien, en arrivant à son bureau, se voir se produire sur le grand parking du bâtiment E un ballet de voitures noires. Il ne prêtait pas plus d'attention qu'il ne méritait au spectacle anodin de ces quelques berlines stationnées le long du bâtiment, devant lesquels attendaient quelques chauffeurs et gardes du corps d'un gabarit parfois impressionnant.

Mais, en arrivant dans son bureau, il ouvrait la radio ou se connectait sur internet. Il écoutait ensuite, d'une oreille distraite, les nouvelles des derniers combats entre la Russie et la Géorgie ou entre l'Éthiopie et l'Érythrée, qui depuis quelques temps mettaient ces régions à feu et à sang. Le commentateur annonçait alors qu'une réunion de la dernière chance devait se tenir ce matin même à Genève pour essayer d'arrêter le massacre. Et c'était justement cette réunion qui se tenait en ce moment même dans le bâtiment E. Fabien réalisait alors que le ballet de voiture presque insignifiant qu'il avait regardé d'un œil distrait en arrivant ce matin-là, et dont toute la presse internationale se faisait maintenant l'écho, était justement cette réunion de la dernière chance, qui se tenait à exactement à 20 mètres à vol d'oiseau de son bureau...

Etrange juxtaposition de la banalité du quotidien onusien et de l'extraordinaire retentissement de beaucoup des activités qui se déroulaient dans cette enceinte !!!

Fabien avait eu un autre exemple de ce paradoxe lorsqu'il avait présenté à la presse, un jour de l'automne 2009, l'un des rapports sur l'économie mondiale qu'il avait dirigés. Rapport qui avait d'ailleurs joui par la suite d'un bon retentissement, faisant même l'objet d'articles en première page du Financial Times et du Wall Street Journal, excusez du peu !!! Ce jour-là, il siégeait à la tribune de la salle de presse, dans l'ancien bâtiment du Palais des Nations. Le même jour, l'ONU, ou plutôt l'OMS, devait livrer des informations nouvelles sur le développement d'une inquiétante épidémie de grippe aviaire dont on craignait alors qu'elle ne dégénère en pandémie mondiale de grande ampleur. La représentante de l'OMS, assise à côté de lui, était une petite dame toute chétive, la voix assez faible. Elle lut son communiqué de presse d'un ton assez monocorde, devant un parterre très clairsemé de journalistes - 15 à 20 au maximum - qui semblaient un peu perdus dans cette grande salle de conférence. Son intervention peu spectaculaire - bien qu'elle empli d'assez inquiétantes prédictions sur la santé de l'humanité - ne suscita que peu de questions de l'auditoire. Bref, n'importe quel témoin objectif aurait estimé qu'il s'agissait là qu'un événement sans relief, peu susceptible de déclencher des passions.

Cependant, dès l'après-midi, les inquiétants pronostics de l'OMS - qui d'ailleurs ne se réalisèrent pas - commencèrent à être massivement repris par les médias du monde entier, faisant la une de centaines de journaux dans toutes les langues imaginables. Fabien comprit alors qu'il venait ainsi d'assister en direct à la naissance d'un « buzz » médiatique majeur à l'échelle de la planète, alors qu'il pensait n'avoir participé qu'à une ennuyeuse réunion d'habitues dans une salle vieillotte.

Un autre paradoxe de la vie onusienne résidait dans le contraste entre la vie tranquille des diplomates et le caractère dramatique des événements qui constituaient l'objet de leur travail. La guerre de Gaza de 2009 donna un bon exemple de ce fait. Au début du mois de janvier, les échanges de tirs avaient été particulièrement intenses et meurtriers, surtout du côté de la population gazaouie. La Commission des droits de l'homme, lieu de résonance de toutes les diffamations anti-israéliennes, s'était alors réunie « en urgence », comme on dit ici chaque fois qu'il s'agit de condamner le droit à l'autodéfense de ce pays contre les terroristes et les assassins, pour voter une déclaration qui, selon le style inimitable de cette Commission, avait consisté d'une part à « condamner l'agression israélienne contre des civils » et, d'autre part, à réclamer que des mesures dites « d'urgence » soient immédiatement prises pour stopper ladite agression. Une autre réunion « d'urgence » était prévue le lundi matin pour faire le point sur l'évolution de la situation.

Or, nous étions un vendredi après-midi, et les stations de sports d'hiver du Jura ou des Alpes, comme Chamonix et Megève, ouvraient leurs bras aux diplomates fatigués d'une semaine de tensions internationales. Les membres de la Commission - tous diplomates onusiens permanents, c'est-à-dire installés dans de confortables villas et appartements de luxe à Genève aux frais de leurs contribuables respectifs (souvent de misérables paysans des pays en développement, beaucoup plus accablés d'impôts par leurs gouvernements respectifs que de bombes israéliennes), considéraient avoir fait leur devoir émancipateur en votant leur habituelle motion anti-israélienne. Ils estimaient donc qu'ils pouvaient s'offrir un moment de détente bien méritée pour compenser le stress violent qu'avait

apparemment provoqué en eux l'infâme agression sioniste. Ils partirent donc vers Megève et Chamonix pour essayer d'oublier pendant quelques heures la dureté du monde qui les entourait. Et, en allant travailler à l'ONU ce week-end-là, Fabien trouva les locaux particulièrement déserts et silencieux.

Ce moment de repos bien gagné, les diplomates revinrent à l'ONU, le lundi matin, le teint hâlé et l'air très heureux et détendus. Après avoir échangé entre eux quelques mots amicaux, se demandant respectivement des nouvelles de leur famille et de leur week-end, ainsi que des informations précises sur les hôtels et les pistes de ski les plus agréables, ils rentrèrent en réunion.

Mais durant leur absence, l'effroyable agression israélienne (c'est-à-dire les efforts de ce pays pour faire cesser les tirs massifs et intentionnels de roquettes sur ses civils et leurs enfants) s'était poursuivie. Quelques dizaines ou quelques centaines de morts supplémentaires étaient à déplorer, parmi lesquels « malheureusement », comme le dirait quelques années plus tard l'homme politique français Benoît Hamon, on trouvait peu d'Israéliens. La Commission se fendit alors d'un nouveau communiqué vengeur dénonçant l'inaction et la passivité de la communauté internationale, qui n'avait en effet tenu aucun compte durant le week-end de ses appels pressants, et l'appelant une nouvelle à réagir « d'urgence ». Puis elle se sépara assez tôt, sans doute pour pouvoir préparer les loisirs de la soirée : un agréable moment de détente, dans un restaurant ou un théâtre du centre de Genève, ou bien un cocktail à l'ambassade de Tanzanie. Inutile de dire que ce petit jeu hypocrite et ridicule affecta quelque peu l'estime que Fabien portait à cette noble institution qu'était l'ONU.

Il faut dire à la décharge de l'ONU et de son personnel que l'on y trouve aussi une large proportion de gens remarquables. Tous, cependant, n'ont pas le même type d'engagement dans l'institution, et le pire y côtoie le meilleur. Au risque de schématiser quelque peu, on pourrait classer le personnel onusien en 5 profils distincts.

Il y a d'abord la catégorie la plus noble, celle des missionnaires idéalistes. Ceux-là sont venus à l'ONU ou dans l'une de ses agences satellites pour servir la cause de l'Humanité dans l'un ou l'autre de ses aspects - santé, paix, développement, éducation, survie en situation d'urgence, etc. - et ils n'ont pas, depuis, renoncé à leur engagement initial. Ce sont ceux-là, - avec les ambitieux carriéristes dont je parlerai plus loin - qui restent tard dans leur bureau pour gérer une situation d'urgence. Ce sont eux qui emmènent chez eux de gros dossiers le soir pour travailler encore davantage. Ce sont eux qui laissent leur téléphone professionnel branché le week-end pour pouvoir être joints en cas de crise. Ce sont eux que l'on retrouve dans les régions les plus dangereuses de la planète pour accomplir leur mission de paix et de sécurité, parfois au sacrifice de leur vie. Honneur leur soit rendu, ils sont la dignité et la raison d'être de l'ONU.

Il y a ensuite les technocrates de haute volée, plutôt engagés dans une logique de carrière personnelle. Eux aussi travaillent beaucoup, et ce sont eux qui « tiennent » la structure : gestion financière, négociation des accords et déclarations, conceptions des programmes et des meetings, participation aux réunions officielles, gestion des ressources humaines. Ce sont des personnes de grande qualité, issues des meilleures universités mondiales, triées sur le volet, et qui travaillent beaucoup. Mais leur implication n'est pas aussi désintéressée que celle du groupe précédent. Ils sont là pour défendre discrètement les intérêts de leurs pays d'origine, ainsi que pour faire carrière dans la hiérarchie

onusienne. Ce sont des « hommes gris » qui disparaissent derrière leur fonction et les intérêts qu'ils représentent. Ils maîtrisent parfaitement la novlangue politiquement correcte de l'ONU qui leur tient pour ainsi dire lieu de pensée, sans laisser transparaître leurs propres opinions. Ils auront d'ailleurs d'autant plus de chances de progresser dans la hiérarchie onusienne qu'ils ne feront pas preuve d'originalité et ne chercheront pas à se mettre ostensiblement en avant. Et l'on apprend, de temps à autres, que l'un d'entre eux s'est hissé, après un combat homérique contre un ou deux concurrents appartenant à la même espèce que lui, et mobilisant de chaque côté d'importants appuis diplomatiques, à un poste de responsabilité plus élevé, lui permettant de gérer des budgets plus importants et d'établir un réseau de contacts internationaux à un plus haut niveau.

La troisième catégorie, de très loin la plus nombreuse, était constituée par la masse des employés intermédiaires et subalternes de toutes professions – des techniciens de chaufferie à la secrétaire de division – qui arrivaient à l'heure le matin, faisaient leur travail correctement, rentraient tranquillement le soir chez eux, à l'heure fixée par le contrat, et revenaient le lendemain matin, toujours ponctuels, jusqu'à ce que sonne l'heure de la retraite. C'est cette masse de travailleurs dévoués, souvent très compétents, qui assurait la gestion logistique quotidienne des missions, des programmes et des réunions de l'organisation. C'étaient des gens intelligents, de fréquentation souvent agréable, dont l'esprit avait été élevé par l'appartenance à une grande organisation internationale. Ils remplissaient leur contrat avec efficacité et compétence, tout étant très attachés - comment le leur reprocher ?- à la douceur de leur confort lémanique.

La quatrième catégorie était constituée de personnes souvent très brillantes, très compétentes dans un domaine précis, pour lequel il leur arrivait d'éprouver une véritable passion. C'est d'ailleurs cette compétence exceptionnelle - qu'il s'agisse d'informatique, de statistiques, de droit ou d'économie – qui les avait fait embaucher à l'ONU. Mais, soit qu'ils aient rencontré des déceptions professionnelles, soit que leur caractère les ait amené à privilégier leur vie personnelle, soit qu'ils aient été emportés par leur passion, ils s'étaient repliés vers leur dada personnel, où ils pouvaient retrouver une image positive d'eux-mêmes ou un moyen de réaliser leurs aspirations les plus profondes. Ils y avaient parfois acquis une véritable notoriété, qu'il s'agisse d'activités professionnelles – économétrie, droit international – ou de hobbies privés – échecs, bridge, chant choral, etc. L'un était devenu un spécialiste internationalement reconnu d'une catégorie très particulière de tarifs douaniers, l'autre s'était investi à fond dans la revue interne du personnel de l'ONU. Mais cette passion, qui leur valait une certaine forme de reconnaissance et d'estime de la part de leurs collègues, était également devenue si dévorante qu'elle finissait par se suffire à elle-même et les empêchait de s'investir normalement dans leur travail officiel. Parfois, lorsqu'elle se confondait en partie avec celui-ci, ils pouvaient rendre de très éminents services ponctuels à l'institution, ce qu'ils faisaient d'ailleurs en général avec beaucoup de diligence. Mais, la plupart du temps, ils menaient une sorte de vie parallèle, s'occupant de leur marotte plus que de leur mission professionnelle. A l'extrême limite, une fois totalement marginalisés, ils pouvaient tomber dans la cinquième catégorie – celle des bras cassés.

Celle-ci, heureusement très minoritaire, rassemblait des fonctionnaires titulaires qui avaient, pour une raison ou pour une autre, complètement cessé de travailler pour l'ONU. Ils n'avaient pas même l'excuse d'une passion dévorante, du moins pas celle d'une marotte avouable et créative. C'étaient simplement des fainéants profitant du système de l'emploi à vie. Les causes de cette situation étaient diverses : ils avaient été blessés par une promotion refusée ou étaient en conflit avec leur supérieur

direct ; ils étaient dévorés par un dérèglement de caractère, inavouable celui-là, comme le jeu, les femmes, ou l'alcool ; ils étaient simplement paresseux ; ou bien encore il s'agissait de personnes incompetentes, parfois nommées là par favoritisme. Leur statut de fonctionnaire, ainsi éventuellement que la protection de nature politique dont ils pouvaient bénéficier de la part des délégations nationales ou des groupes régionaux, la peur des conflits ouverts si prégnante dans les milieux administratifs de l'ONU (gare à l'accusation de harcèlement raciste), faisait qu'ils pouvaient continuer à ne rien faire pendant des dizaines d'années, bénéficiant de façon éhontée, parfois jusqu'à la retraite, des avantages liés à leur statut de fonctionnaire international. Ils étaient l'échec et la honte du système onusien.

Mais entre ces personnes que pourtant beaucoup de choses séparaient voire opposaient, pas question d'exprimer à haute voix une critique un peu acerbe ou de rentrer dans des conflits ouverts. Tout se passait toujours avec beaucoup de politesse, comme si même les problèmes les plus évidents n'existaient pas. Le confort de l'entre-soi était en effet la règle d'or. Don't get involved.

Cette attitude se manifestait par exemple à l'occasion des différentes festivités qui animaient la vie du personnel. Comme l'habituelle fête du personnel de novembre, où chaque délégation nationale ouvrait un stand pour vendre des produits artisanaux de son pays. Le respect de la différence, l'ouverture aux cultures des autres pays, la tolérance mutuelle, une attitude de politesse universelle - même si l'interlocuteur appartenait à un pays hostile - constituaient les principes de base de la sociabilité onusienne. Une fois rentrés dans les bâtiments de l'ONU, ses fonctionnaires abandonnaient par convention toutes leurs convictions personnelles, tous leurs sentiments patriotiques, pour communier dans la grande famille pacifique des institutions internationales.

Sans doute s'agissait-il là de la condition même de la viabilité de l'organisation, qui autrement aurait été rapidement transformée en un champ ouvert de guerres intestines. Sans doute cela créait-il une atmosphère agréable et même conviviale. Il n'est restait pas moins que ces sourires convenus et cette politesse de façade avaient aussi parfois un petit goût d'hypocrisie. Cette attitude de connivence mutuelle avait en effet pour conséquence collatérale de créer un confortable espace de tranquillité partagée entre ces fonctionnaires très privilégiés. Ceux-ci pouvaient ainsi jouir, à l'abri des désordres du monde, d'un mode de vie particulièrement agréable, alimenté par des revenus (non imposables) plus que conséquents.

Mais, encore une fois, il arrivait que des événements tragiques démontrent que beaucoup de fonctionnaires de l'ONU savaient être dignes de leur noble mission. Ce fut par exemple le cas lorsqu'à l'occasion du grand tremblement de terre survenu à Haïti en 2010, l'ensemble de la délégation de l'ONU dans ce pays fut ensevelie par l'effondrement de leur immeuble de Port-au-Prince. Parmi les 16 morts, beaucoup étaient des personnes bien connues dans les couloirs du Palais des Nations. Ce fut alors à Genève un deuil général et sincère. Et ces personnes, dont les photos furent plus tard affichées dans la grande salle des pas perdus de l'ONU, apparaissaient à Fabien comme des héros, certes involontaires, mais tout de même porteurs des plus hautes valeurs d'humanité qui faisait la raison d'être de l'ONU.

Fabien éprouvait également un grand sentiment de fierté lorsque, se rendant à son bureau le matin, il passait par la passerelle où étaient affichées les superbes photos des interventions de l'ONU aux 4 coins du monde : maintien de la paix, aide d'urgence aux populations, travaux d'infrastructure,

promotion des populations marginales, etc. Cela lui donnait du cœur à l'ouvrage pour la journée : il avait soudain l'impression – trop souvent effacée ensuite par la banalité du quotidien et la mesquinerie des petits conflits de bureau - de participer à une grande cause collective.

Mais ce qui dominait habituellement le quotidien de Fabien à l'époque, ce n'étaient pas ces nobles sentiments. C'étaient à la fois un banal problème de carrière et une interrogation plus profonde sur le sens de son propre travail d'expert.

Pour comprendre tout d'abord le problème de carrière de Fabien, il faut d'abord expliquer ce qu'était l'ONU à Genève. A part quelques agences dispersées un peu partout dans le monde, les activités des Nations-Unies sont en effet concentrées sur deux grands sites : New York, qui constitue, avec le conseil de Sécurité et les organes de gestion des grands programmes d'intervention militaire, le centre névralgique des décisions politiques de l'ONU et de leur mise en œuvre ; et Genève, qui regroupe, outre un assez grand nombre d'agences périphériques comme l'OMS et l'organisation météorologique mondiale, un certain nombre d'activités annexes, souvent à caractère économique et social, comme la CNUCED, la Commission des droits de l'homme, ou encore la Commission économique et sociale pour l'Europe.

Certaines de ces organisations, créées dans un contexte diplomatique et politique différent de celui d'aujourd'hui, avaient progressivement perdu leur utilité – pour autant d'ailleurs qu'elles soient jamais parvenues à en faire la preuve. Elles n'avaient cependant pas été supprimées, et continuaient à exister en dépit de leur rôle amoindri. C'était par exemple typiquement le cas de la Commission économique pour l'Europe, créée pour servir de pont entre l'est et l'ouest du vieux continent au moment de la guerre froide, et qui avait pratiquement perdu toute utilité avec la disparition du rideau de fer et la réunification de l'Europe. Elle continuait néanmoins à fonctionner, employant des dizaines voire des centaines de fonctionnaires internationaux très bien payés, et organisant de très nombreuses réunions. Celles-ci drainaient vers Genève des milliers de délégués venus de toute l'Europe pour y parler de sujets en général assez secondaires, avant d'aller faire une promenade le long du lac Léman aux frais de leurs contribuables respectifs.

D'autres, comme la Commission des droits de l'homme, avaient été discréditées par leurs partis-pris politiques et l'hypocrisie de leurs indignations à sens unique ; le comble étant atteint lorsque le principe de la présidence tournante par ordre alphabétique faisait qu'un pays particulièrement coupable de violation des droits de l'homme, mais peu inquiété pour des raisons d'influence politique, comme par exemple l'Arabie Saoudite, était amené à présider cette commission alors même qu'il pratiquait sur son propre territoire des violations caractérisées de ces droits. Quant à l'indignation obsessionnellement anti-israélienne de cette commission, elle avait pour regrettable corollaire une indulgence trop systématique vis-à-vis des crimes commis par toutes sortes de dictatures arabes ou africaines.

Quant à la Commission des Nations-Unies pour le Commerce et le Développement (CNUCED), créée par l'ONU dans les années 1960 pour promouvoir le développement des pays du tiers monde à travers leur intégration au commerce mondial, elle ne tenait plus désormais qu'une place très limitée dans les grandes négociations internationales – le rôle principal étant désormais accaparé en ce domaine par l'Organisation mondiale du commerce, dont les bâtiments se situaient d'ailleurs à deux pas de là, au

bord du lac Léman. La problématique même qui avait présidé à la fondation de la CNUCED était en partie dépassée, puisque certains pays dit « du tiers monde » - asiatiques notamment - avaient depuis entamé un brillant processus de développement, et que ceux qui traînaient en queue de peloton comptaient surtout sur la Banque mondiale pour financer leurs projets - le FMI jouant par ailleurs le rôle redouté de garde-chiourme financier. Certes, la CNUCED conservait une certaine légitimité sur des problèmes techniques comme les droits de douane ou les prix de transfert. Elle publiait également quelques rapports influents sur le commerce ou l'investissement international. Mais, dans l'ensemble, elle ne faisait désormais que survivre au naufrage de ses ambitions fondatrices, employant pour cela, à des tâches et des projets d'une utilité parfois contestable, des centaines de fonctionnaires.

Le rôle discutable de certains de ces organismes n'empêchait pas, cependant, que s'y déroulent de furieuses batailles pour les postes à pouvoir, surtout, bien sûr, ceux de niveau élevé. La règle du jeu était simple : ce que l'on demandait surtout à l'impétrant, ce n'était pas, ou pas seulement, d'avoir fait preuve d'une compétence technique remarquable dans un domaine particulier. Il devait aussi, et surtout avoir réussi à louvoyer sans incidents dans le milieu éthéré de la haute fonction publique internationale, en disant ce qu'il fallait quand il le fallait et en sachant reprendre habilement les thèmes en vogue en matière de développement ou de relations internationales.

Mais cette preuve d'adaptabilité à l'esprit du temps et ces qualités de discrétion n'étaient pas des conditions suffisantes de succès pour l'obtention d'un poste. Il était également essentiel de pouvoir s'appuyer sur l'un des puissants lobbies en lutte pour le contrôle de l'organisation. Par exemple, à l'époque où Fabien travaillait à l'ONU, les pays du sud – africains, asiatiques, moyen-orientaux - faisaient pression pour obtenir une augmentation de la proportion de postes de responsabilités occupés par les nationaux afin de mettre fin à la domination historique des pays occidentaux. Face à cette pression constante, seuls les Etats-Unis surveillaient encore leurs intérêts avec attention. Les pays européens, surtout à Genève, se mobilisaient par contre assez peu en faveur de leurs ressortissants.

Il était également souhaitable de pouvoir montrer que l'impétrant incarnait, d'une manière ou d'une autre, une cause reconnue comme prioritaire, comme par exemple celle de promouvoir un nombre plus important de femmes aux postes de responsabilité.

On arrivait donc à cette situation simple : si on était femme, asiatique ou africaine, plutôt jeune, avec un background d'activités correspondant aux causes militantes en vogue, on avait toutes les chances d'obtenir le poste convoité. Mais si on était un homme, occidental, assez âgé, et n'ayant jamais lutté pour la préservation des grands mammifères marins ou la promotion de l'artisanat féminin des hauts plateaux andins, les chances de succès étaient beaucoup plus réduites.

Et Fabien appartenait à cette catégorie, celle de l'ancien monde des vieux mâles blancs. Or, il était justement en concurrence avec une candidate chinoise plus jeune que lui pour obtenir la direction d'une section de l'ONU chargée de la rédaction de rapports et de documents de référence sur le commerce international. C'était une jolie petite équipe composée d'une douzaine d'économistes, en général très compétents, venus du monde entier, et appuyés par un nombre à peu près équivalent de techniciens : chinois, libanais, américains, anglais, canadiens, érythréens, kenyans, allemands, hollandais... Cette communauté globalisée, où l'anglais était de rigueur, constituait un milieu de travail

ouvert et de haute qualité, capable de travailler efficacement malgré les différences d'origine, dans une ambiance amicale. Cette atmosphère tolérante et affable n'était pas complètement feinte d'ailleurs, car la plupart des membres étaient sincèrement convaincus de l'utilité de leur mission, et fiers d'avoir été choisis pour l'accomplir.

Mais, dans les coulisses, que de bagarres et de jeux de lobbies pour l'accès aux postes !!! Certes, ce n'était pas tellement le cas pour les catégories inférieures, techniciens et cadres moyens - quoique là aussi la discrimination positive encouragée par les pays africains et asiatiques fonctionnât à plein. C'était surtout vrai dans les postes d'encadrement supérieurs et de direction que se faisaient sentir les pressions et les jeux d'influence.

Les américains, principaux contributeurs au budget de l'ONU, avaient longtemps été imbattables à ce jeu. Faisant bloc avec les autres pays occidentaux, ils avaient longtemps réussi à placer leurs hommes à tous les postes-clés de l'organisation jusqu'au milieu des années 1980. Les seuls concurrents organisés étaient à l'époque les pays du bloc soviétique ; mais ceux-ci, du fait de leur contribution financière plus limitée, n'étaient pas placés à ce jeu en position de force. Quant aux pays en développement, ils étaient à l'époque marginalisés dans les institutions internationales, et n'étaient pas en mesure d'imposer quoi que ce soit. Au début des années 1990, la prééminence occidentale fut même renforcée par la chute du bloc socialiste, dont les membres furent un moment réduits au statut d'Etats-mendiants.

Mais elle fut ensuite de plus en plus battue en brèche. Au début, il s'agissait presque d'un accommodement volontaire en faveur de pays en développement, dont tous reconnaissaient qu'ils étaient sous-représentés. Mais ceux-ci s'étaient faits au fil des ans de plus en plus revendicatifs, refusant d'accepter ce qu'ils considéraient désormais comme des aumônes et réclamant une parité dans l'accès à la haute fonction publique internationale - une offensive dans laquelle la Chine avait joué un rôle déterminant. A la rhétorique anticolonialiste visant à éliminer les vestiges de l'ancienne domination occidentale, s'ajoutait l'essor économique de nombreux pays du sud qui se satisfaisaient plus désormais, d'une marginalité diplomatique ne reflétant pas leur nouveau statut de puissance émergente.

Ces revendications s'exprimaient de manière plus ou moins active selon les groupes régionaux. Les pays latino-américains, profondément divisés en blocs politiquement antagonistes, et eux-mêmes représentés, dans leur immense majorité, par des personnes d'ascendance européenne, restaient relativement en retrait. Les pays du moyen-Orient et d'Afrique noire développaient par contre une rhétorique anti-colonialiste revendicative et parfois hargneuse, qui du fait du nombre élevé de pays membres de ce groupe, se traduisait par quelques succès.

Mais les plus efficaces étaient les asiatiques, regroupés de facto derrière la Chine. Dépassant le stade de la rhétorique culpabilisante, ces pays s'étaient organisés de manière très efficace pour faire avancer leurs intérêts. La délégation chinoise mobilisait en particulier à cet effet d'importants moyens.

Il était bien connu, par exemple, que plusieurs diplomates chinois avaient pour mission exclusive de repérer, dans l'énorme production onusienne de rapports et de textes de tous ordres, la présence d'allusions même involontaires à la reconnaissance de Hong Kong et surtout de Taiwan comme des

Etats indépendants. La Chine exigeait en effet que la mention de cette île soit systématiquement suivie de la mention « ROC » (pour « Republic of China ») pour manifester la reconnaissance de son appartenance pleine et entière à la Chine. La moindre entorse à ce principe sacré entraînait immédiatement de la part de la délégation chinoise de sévères protestations, accompagnées d'une demande de modification voire de mise au pilon pure et simple du document incriminé. Inutile de dire que cette menace, accompagnée d'un système de surveillance très efficace, suscitait la terreur de tous les rédacteurs de rapport de l'ONU, et que ceux-ci vérifiaient leurs textes plutôt deux fois qu'une afin d'éviter d'encourir les foudres des représentants de l'empire du milieu. Anecdote peut-être secondaire, mais très révélatrice de l'attention pointilleuse avec laquelle la Chine surveillait l'activité de l'ONU ...

Et tandis que les conflits entre Etats qui s'entredéchiraient occupaient le devant de la scène médiatique, la Chine, comme dans un gigantesque jeu de go, poussait silencieusement et efficacement ses pions pour augmenter peu à peu son influence au sein des grandes instances internationales.

Cette stratégie de conquête à long terme s'exerçait tout particulièrement en matière de nominations aux postes-clés. La Chine avait longtemps été peu impliquée dans le fonctionnement interne de l'ONU du fait de son statut de pays en développement comme de ses options révolutionnaires qui l'éloignait quelque peu des grandes bureaucraties internationales. Elle s'était ensuite engagée, à partir des années 1980, dans une vaste réforme économique intérieure qui avait pour quelques temps relégué au second plan ses ambitions diplomatiques. Mais elle affirmait désormais la volonté d'accroître son influence planétaire, non plus à travers le soutien aux luttes révolutionnaires de terrain, mais par un renforcement de ses positions dans les grandes institutions internationales. Ambition d'ailleurs assez légitime compte tenu de son nouveau statut de seconde puissance économique mondiale, apportant une contribution financière de plus en plus importante au budget de l'ONU.

C'est pourquoi des bruit insistants couraient dans les couloirs de l'ONU, selon lesquels toute publication de poste nouveau, et pas seulement lorsqu'il s'agissait d'un poste dirigeant, faisait l'objet au sein de la délégation chinoise d'une étude attentive de la part de comités spécialement dédiés à cet objet. Le poste valait-il la peine qu'on se mobilise pour l'occuper ? Le quota raisonnable des postes attribuables à la Chine pour compenser son retard historique avait-il été atteint dans cette partie de l'ONU ? La Chine disposait-elle d'un candidat crédible, à la compétence personnelle suffisamment reconnue ? Pouvait-elle s'appuyer, dans ce cas précis, pour soutenir sa candidature, sur un réseau d'alliances internationales ou un groupe de pays amis ? Existait-il de la part d'un autre pays ou groupe de pays un blocage ou une concurrence particulièrement forte ? Pouvait-on dans ce cas monnayer la levée des oppositions par des concessions sur un autre dossier ? Les réponses à ces questions faisaient, disait la rumeur, l'objet d'un dossier systématique, où chaque critère de décision était soigneusement analysé et noté. Et si le dossier apparaissait de ce fait comme prioritaire et défensable, l'appareil de lobbying de la République populaire de Chine était mis en branle à tous les niveaux de l'organisation pour pousser la candidature : visite aux plus hauts niveaux des instances dirigeantes de l'ONU, organisation de réunions de travail avec des groupes de pays amis, promotion des candidats à l'occasion de cocktails ou d'autres réunions sociales, négociations avec des pays aux intérêts éventuellement opposés pour obtenir leur neutralité en échange de concessions ou de compromis sur un autre dossier, pressions discrètes sur les membres des comités chargés de la décision finale en matière de nomination de cadres dirigeants.

Cette stratégie se révélait d'autant plus efficace qu'elle entraînait en congruence avec les objectifs officiels de rééquilibrage des postes entre groupes régionaux, proclamée par l'ONU comme une priorité, et que la résistance des pays occidentaux - et particulièrement des européens - à cette offensive était peu active et mal coordonnée. On voyait donc tous les ans le poids des nationaux asiatiques, et tout particulièrement chinois, s'accroître discrètement et sans heurts au sein des structures de l'ONU tandis que régressait progressivement - à partir d'un niveau il est vrai élevé - celui des pays occidentaux.

Le malheureux candidat occidental à un poste de responsabilité de l'ONU se trouvait ainsi confronté à la triple et redoutable concurrence de rivaux très habiles, d'une délégation nationale extrêmement bien organisée et influente, et de principes de discrimination positive qui lui étaient défavorables. Autant dire qu'il n'avait aucune chance de l'emporter, surtout si lui-même n'était pas un grand expert dans la manipulation des réseaux d'influence onusiens et ne bénéficiait pas du soutien d'une délégation nationale bien organisée et décidée à faire prévaloir ses intérêts et ceux de ses citoyens. Et c'était justement le cas de Fabien face à sa concurrente, la jeune Li Chen.

Pour notre malheureux héros, l'enjeu était particulièrement important. Son contrat avec l'ONU était à durée temporaire, et risquait de ne pas être renouvelé au cas où il ne trouverait pas un emploi stable et permanent. Or, il se plaisait à Genève et dans son travail et désirait y rester jusqu'à la fin de sa carrière. Ce poste représentait donc pour lui une opportunité décisive. La perspective d'avoir au contraire à revenir en France en cas d'échec le préoccupait beaucoup.

Or, ce qui devait arriver arriva : la jeune Chen, pourtant moins expérimentée que Fabien, fut nommée directrice, et Fabien n'eut plus que ses yeux pour pleurer. Il était clair maintenant que ses jours au paradis genevois étaient comptés.

Et pourtant, il allait rester là encore un an et demi, faisant grâce à sa rencontre avec une danseuse cubaine la découverte de la fantastique culture de ce pays.

Il faut dire que cette déception de carrière se doublait pour Fabien d'une crise existentielle plus profonde, qui lui faisait prendre de plus en plus de distance avec le métier qu'il avait exercé jusque-là.

La fonction de « Senior Economist » qu'il occupait alors à Genève était en effet un poste prestigieux, qui couronnait sa carrière française en le propulsant dans les hautes sphères des grandes organisations internationales. Il était donc très fier d'avoir été admis dans le cercle restreint des meilleurs experts mondiaux en matière d'économie internationale, et bien décidé à fournir la preuve de sa valeur en donnant le meilleur de lui-même.

Le problème, c'est qu'il découvrit bien vite les limites de ses propres compétences, et, partant, les faux-semblants de son rôle d'expert.

Nul ne peut contester, certes, que ces experts triés sur le volet soient des hommes particulièrement compétents - du moins selon les normes institutionnelles en vigueur. Nul ne peut contester non plus qu'ils disposent de sources d'information et d'analyse particulièrement abondantes et détaillées sur l'économie mondiale. Enfin, ils sont même vraisemblablement capables, dans une certaine mesure, de

tenir compte de leurs erreurs passées afin d'améliorer, sur la durée, leur méthodes d'analyse et donc leurs diagnostics.

Il n'en reste pas moins que lesdits experts sont confrontés, du fait même de leur position institutionnelle, à plusieurs formes d'impasse dans la pratique de leur métier. Citons, par ordre de gravité croissante :

- Une impasse *technique*, tenant à l'incapacité structurelle des outils d'observation disponibles à observer ce que justement les acteurs du système veulent cacher (par exemple dans le cas de la crise des subprimes de 2008, l'existence aux Etats-Unis d'une masse colossale de créances douteuses opportunément maquillées par les intermédiaires financiers en créances de bonne qualité).

- Une impasse *culturelle*, tenant à la distance humaine énorme séparant les experts de leur objet d'analyse. Un économiste fonctionnaire, confortablement installé dans son bureau de Genève, peut-il par exemple vraiment comprendre la logique complexe des décisions d'investissement international en train d'être prises, dans le secret des conseils d'administration des grands multinationales, par des hommes d'affaires aux références culturelles et aux logiques de comportement très différentes des siennes ?

- Une impasse *idéologique*, tenant à l'existence dans toute organisation internationale d'une « doxa » dominante vis-à-vis de laquelle l'expert ne peut, sans risques pour sa réputation, son confort ou sa carrière, prendre une distance critique. Un fonctionnaire international, même s'il est un expert brillant, c'est quand même aussi quelqu'un de discipliné et de prudent qui n'a pas envie de se mettre en avant par des polémiques oiseuses... Il est par exemple tellement plus simple pour lui de reprendre à son compte les analyses des autres experts payés pour analyser des domaines, connexes au sien, dont il n'est pas lui-même spécialiste, que de se livrer à un exercice de réflexion personnelle !! Mais en acceptant ainsi de réduire son domaine d'intérêt au registre étroit des questions dont il est censé être spécialiste, il inhibe aussi sa capacité à exprimer une pensée originale, éventuellement critique, sur l'ensemble du système qu'il est chargé d'analyser. En conséquence, au sein de cette masse de spécialistes taylorisés, très peu sont capable d'exprimer une vision de synthèse pénétrante, sortant des sentiers battus... Et comme, de toutes manières, ceux qui auraient vu juste contre la doxa dominante ou prédit avec clairvoyance une rupture systémique ne sont pas écouté à temps...

Le résultat de toutes ces impasses, c'est un formidable risque de myopie collective de la part de ces supposés experts, trop repliés sur le confort de leurs idées reçues pour être à l'écoute des rumeurs d'un monde en constante mutation !!! Et, en conséquence, une relative incapacité, pour l'institution dont ils font partie, à percevoir à l'avance les signaux annonciateurs de crise ou de basculement...

Tout cela échauda un peu Fabien par rapport à son enthousiasme initial pour son nouveau statut d'expert international. Cette déconvenue ne l'empêcha certes pas, au cours des années suivantes, de pérorer avec componction dans différentes instances sur les perspectives du commerce international... Mais le doute s'était quand même installé dans son esprit. Aussi, quand il ne parvint pas à progresser davantage dans la hiérarchie onusienne et dut envisager de ce fait un départ de Genève, il n'en conçut pas au fond une insupportable déception.

Ce n'étaient pas de sa part de la paresse, du découragement, ou encore l'expression d'une rancœur face à ses ambitions contrariées. C'était simplement la conséquence d'une évolution profonde qui s'était produite en lui sur les notions de beauté et de vérité. En gros, il était déçu des sciences humaines et de l'économie, dont il pensait désormais, que contrairement à ses espoirs initiaux, elles ne lui

permettraient pas vraiment –trop engluées qu’elles étaient dans les petits compromis et dans les grands préjugés – d’accéder à la forme de vérité qu’il cherchait. Par contre, la beauté dans l’art – et tout particulièrement dans la danse – lui semblait être quelque chose d’immédiatement accessible, et partant de plus profond : le pincement de cœur, le jaillissement de l’émotion face à un mouvement réussi ou à un corps séduisant, s’apparentaient par nature à la vérité, puisqu’il s’agissait là de réactions spontanées de l’âme, qui n’étaient parasitées par aucun calcul ou aucune convention.

C’est pourquoi, à partir de ce moment de sa vie, il décida de se laisser aller à ses goûts, à ses coups de cœur et à ses envies, en jetant au dépotoir le corset inutilement douloureux de la méthode scientifique. Il ne chercha pas à poursuivre sa carrière dans une autre organisation internationale, préférant laisser filer sa vie dans les bras de jolies danseuses de tango et de salsa, ou derrière une caméra, en train de filmer lesdites danseuses.

Et c’est aussi à ce moment-là qu’il fit la découverte de la culture cubaine, grâce à la rencontre d’une nouvelle partenaire. Il était en effet de plus en plus agacé par Mylène, avec ses minauderies, les demandes anxieuses d’affection et ses maladresses de danseuse. Il aurait bien voulu laisser mourir cette relation qui bridait sa liberté égoïste de papillonner librement. Et l’occasion lui en fut donnée, justement, par la rencontre de Claudia, une cubaine née à la Havane, qui allait l’initier à la culture de son pays.

(A suivre)